



SOUS LA DIRECTION D'ÉRIC BÉDARD

FIGURES MARQUANTES DE NOTRE HISTOIRE

VOL. 2: LUTTER

**SOUS LA DIRECTION D'ÉRIC BÉDARD
AVEC LA COLLABORATION DE MANON LEROUX**

**FIGURES
MARQUANTES
DE NOTRE
HISTOIRE**

VOL. 2: LUTTER

v1b éditeur

À Claude Béland

Introduction

Le sens perdu de luttes modernes

par Éric Bédard, historien

Les enjeux collectifs d'aujourd'hui donnent le vertige, et pour cause : dérèglement climatique, montée des extrêmes, crise des finances publiques, intelligence artificielle, etc. Il y a là de quoi s'inquiéter, mais il faut imaginer ce qu'ont pu représenter, pour nos devanciers, les révolutions américaine et française, l'avènement des nations sur la grande scène de l'histoire, ainsi que la révolution industrielle – avec ses conséquences globalement désastreuses sur la vie des anciens paysans, pauvres et désœuvrés, et désormais forcés de s'entasser dans les quartiers insalubres de villes en pleine croissance. Ces grands bouleversements ont provoqué leur lot de débats, d'oppositions et de confrontations. Certains plaidaient pour l'accélération du Progrès, d'autres militaient au contraire pour la préservation de traditions ancestrales.

Le pari de la présente trilogie est de proposer une histoire incarnée du Québec, axée sur des personnages qui, en leur temps, ont beaucoup influencé leurs contemporains. Si le premier volume de *Figures marquantes de notre histoire*, consacré aux bâtisseurs, accordait une place de choix à l'époque de la Nouvelle-France, dans ce second volume, nous découvrons des femmes et des hommes plus près de

nous; plus « modernes » peut-être, parce que leurs combats ont pris place dans un monde en mutation, rempli de promesses, de mystères et de dangers. Bien qu'ils se soient démarqués par leur attachement à des principes, à des valeurs et à des idées, trop souvent, le sens de leurs luttes ne s'est pas rendu jusqu'à nous, la mémoire collective se montrant parfois ingrate pour ces êtres pugnaces et volontaires qui assumaient leurs positions et ne craignaient pas les controverses. Les historiens de la génération précédente ont eu beau s'échiner à montrer que le Canada français d'avant la Révolution tranquille n'était pas une société monolithique, coupée du monde, la mémoire de la Grande Noirceur continue d'exercer son emprise sur les consciences. Ce livre s'adresse notamment à celles et à ceux qui croient toujours qu'avant 1960, le Québec était une société endormie, complètement soumise à l'Église, un désert intellectuel, sans débats d'idées ni discussions fécondes sur la marche du temps.

Ces luttes ne furent pas qu'intellectuelles. L'ouvrage s'ouvre avec la figure du **marquis de Montcalm**, qui a été à la tête des armées françaises en Amérique du Nord durant la guerre de Sept Ans. Son dernier biographe, Dave Noël, ne cache pas son intention de réhabiliter ce militaire de carrière, longtemps prisonnier d'une légende noire, laquelle faisait de ce méridional un piètre stratège, peu au fait des réalités continentales d'une « petite guerre » menée avec des miliciens canadiens, aux côtés d'alliés autochtones plus difficiles à diriger que des soldats de métier. Selon Noël, il serait injuste d'accabler ce haut gradé pour les déboires de l'armée sur les plaines d'Abraham et d'en faire le bouc émissaire de la défaite française en Amérique du Nord. Jusqu'à la bataille finale, rappelle-t-il avec raison, Montcalm n'avait remporté que des victoires, notamment celle de Carillon, le 8 juillet 1758, où les Anglais étaient pourtant bien supérieurs en nombre. Le 31 juillet 1759, soit un mois et demi avant l'affrontement fatal, il s'était également illustré lors de la bataille de Montmorency. Et ces victoires, Montcalm les a remportées dans un contexte extrêmement difficile de disettes et de mauvaises récoltes, mais aussi de tensions avec Vaudreuil, qui renvoient bien davantage

à un conflit de personnalités et d'autorité qu'à des identités nationales concurrentes.

Après la Conquête, un nouveau régime s'installe dans la vallée du Saint-Laurent. Aux yeux des gouverneurs Murray et Carleton, il semble évident que l'assimilation de cette population d'origine française et de confession catholique sera beaucoup plus ardue que prévue. En se conciliant l'Église et l'élite seigneuriale, et en adoptant l'Acte de Québec (1774), les Anglais espèrent amadouer ce peuple de paysans et de voyageurs. Mais gare à ceux qui affichent leur sympathie pour les révolutionnaires turbulents au sud de la frontière, lesquels espèrent enrégimenter les Canadiens dans leur combat anticolonial. Pendant les quelques mois où ils occupent Montréal (novembre 1775-juin 1776), les Américains sont pourtant bien accueillis par certains notables francophones, parmi lesquels le commerçant et magistrat **Pierre du Calvet**. Mais il n'est pas le seul. Au même titre que ses amis de l'éphémère *Gazette littéraire de Montréal* (1778), du Calvet défend des idéaux similaires à ceux des révolutionnaires, ce qui n'échappe pas aux autorités. Pour soumettre ces esprits trop libres, l'Angleterre nomme un gouverneur mercenaire d'origine suisse, Sir Frederick Haldimand. La répression ne se fait pas attendre. Pierre du Calvet croupit en prison pendant 948 jours (1780-1783), sans connaître les accusations retenues contre lui et sans subir un procès, même sommaire : il est le premier « prisonnier politique » de notre histoire, selon Bernard Andrès. Pour corriger cette indignité et obtenir justice, du Calvet publie *Appel à la Justice de l'État*. Dans cette œuvre, il ne tente pas seulement de convaincre les autorités que le sort qui lui a été fait contrevient aux traditions juridiques britanniques les plus élémentaires : il cherche également à exercer une influence sur l'opinion publique émergente. Malheureusement pour lui, ce grand défenseur de la liberté de conscience et précurseur d'une « proto-laïcité¹ » périt trop tôt et n'obtient aucune réparation, mais la force de ses convictions ne va pas tomber dans l'oubli.

1. Bernard Andrès, « La proto-laïcité du Québec », *Le Devoir*, 11 novembre 2022.

Parmi ceux qui ne vont pas oublier, il y a **François-Xavier Garneau**. En 1845, l'homme de lettres publie le premier volume d'une grande fresque sur l'histoire de son peuple qui fait la part belle au combat de Pierre du Calvet. Rien d'étonnant à ce que notre premier « historien national » ait raconté les luttes et les déboires de ce commerçant-magistrat, car lui-même était très attaché à sa liberté de penser – y compris face à l'Église. Comme le montre son biographe Patrice Groulx, même si Garneau était avant tout un autodidacte, il avait accès aux meilleures bibliothèques privées de Québec, en plus d'avoir reçu une formation primaire avant-gardiste. Il figure également parmi nos premiers « retours d'Europe », lui qui visite, au début des années 1830, l'Angleterre et la France. Il revient de ce voyage entièrement acquis aux idéaux libéraux de la monarchie de Juillet. Homme d'étude et de cabinet, il soutient le combat patriote, sans toutefois y prendre une part active. À l'instar de bien des membres de la génération X, le jeune notaire peine à se trouver une situation stable et vit d'expédients jusqu'à ce qu'il devienne greffier de la ville de Québec en 1844. Sans assistants de recherche ni archivistes pour le soutenir, sans institutions universitaires ni éditeur pour l'accompagner, il se lance à corps perdu dans une recherche colossale avec sa conscience pour seule boussole, et armé d'un authentique désir de vérité, insiste Groulx. Ce patient travail de recherche et d'écriture, il le réalise seul, les soirs et les fins de semaine, après des journées bien remplies à l'hôtel de ville. S'il mène son projet à terme, c'est qu'il entend démentir le préjugé d'une minorité de possédants britanniques convaincus que son peuple est « sans histoire et sans littérature ». Et il parvient effectivement à lutter contre l'oubli qui enveloppe le passé des premiers Canadiens. Traversée par un souffle romantique, l'œuvre fait de la nation canadienne² un acteur de l'histoire. Ce classique de notre littérature est à la fois ambitieux et totalisant. Son *Histoire*

2. Jusqu'à l'époque de Garneau, les Canadiens étaient les descendants des premiers Français de la Nouvelle-France.

du Canada est rééditée à trois reprises du vivant de Garneau et se présente aujourd'hui à nous comme le moment inaugural de l'historiographie québécoise.

S'ils ne sont pas de la même génération, **Ludger Duvernay** et de **Médéric Lanctôt** ont beaucoup en commun, comme le montrent les chapitres que leur consacrent Gilles Laporte et Mathieu Thomas. Le premier était imprimeur, le second, avocat, mais tous deux croyaient à l'importance d'une presse libre pour éduquer une population de plus en plus lettrée, ainsi que pour forger un esprit critique qui permettait de distinguer les propositions concourant au bien commun de celles masquant des intérêts particuliers. À une génération de distance, les époques sont évidemment différentes. Grâce à *La Minerve*, Duvernay contribue au grand combat patriote, alors que Lanctôt, dans les pages de *L'Union nationale*, combat féroce le projet d'union fédérale. Chez les deux hommes cependant, on retrouve une volonté commune de travailler à l'émancipation de leur peuple, et c'est ce même projet réformateur qui les amène à envisager sérieusement l'indépendance politique. Chez Lanctôt, le peuple, c'est aussi ces travailleurs qui cherchent à améliorer leur sort, ces ouvriers désireux de transformer les rapports inéquitables qui règnent alors entre le capital et le travail. Cette jonction du national et du social, Médéric Lanctôt est le premier à l'opérer de façon aussi nette, mais il aura de nombreux héritiers. Soulignons que Duvernay et Lanctôt étaient des laïcs : contrairement aux gens d'Église, ils devaient subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. Or, jusqu'à la mise en place d'institutions publiques modernes, avec protection syndicale, sécurité d'emploi et fonds de pension, l'oxygène se faisait souvent rare pour les libres penseurs. Monter au créneau, défendre ses convictions, défier les autorités n'était pas sans risques. Après avoir mené des luttes vaillantes et courageuses, après avoir porté sur leurs épaules les espoirs de leurs compatriotes, les deux hommes ont été forcés par les circonstances de reculer, de se modérer, voire de renier leurs idéaux de jeunesse. L'Acte d'union adopté (1840), Duvernay se range derrière les réformistes et critique ouvertement l'ancien chef patriote Louis-Joseph Papineau,

de retour de son exil européen en 1845. Alors qu'ils étaient jusque-là des alliés indéfectibles, Duvernay et Papineau deviennent des adversaires féroces, polémiquant par journaux interposés. Quant à Lanctôt, il ne se remet pas de sa défaite électorale de septembre 1867 contre George-Étienne Cartier. Sans le sou, il change de camp après s'être exilé deux ans aux États-Unis, et soutient la candidature de Cartier lors des élections de 1872...

En plus de partager le même prénom et d'être de la même génération, **Honoré Mercier** et **Honoré Beaugrand** appartenaient à la nébuleuse libérale, comme le montrent les chapitres de Claude Corbo et Jean-Philippe Warren. Mercier vient du conservatisme, mais son opposition à la confédération le force à passer chez les Libéraux. Son rêve cependant, c'est de créer un grand parti national, sorte de troisième voie qui transcenderait le clivage partisan entre les « rouges » et les « bleus ». Beaugrand est pour sa part un enfant du rougisme et sa sensibilité est républicaine et anticléricale. Plutôt que de combattre la confédération, le jeune romantique s'enrôle dans les armées françaises au Mexique, au service du Second Empire. Chacun à sa façon, tous deux vont défendre leurs convictions sur la scène publique. Mercier fait de la politique sa carrière. Il devient chef du Parti libéral en 1883 et, après la pendaison de Louis Riel, il aspire à rallier tous les « nationaux » à sa cause. Pour y arriver, il affiche un libéralisme conciliant, respectueux de la religion de ses compatriotes et de l'Église qui les encadre. Beaugrand mène ses combats dans les pages du journal *La Patrie*, qu'il fonde en 1879. Grâce à un nouveau modèle d'affaires importé des États-Unis, axé sur les faits divers et les petites annonces – ce qui lui permet de s'affranchir de toutes attaches partisans –, ce franc-maçon notoire défend l'héritage intellectuel d'un rougisme frondeur, rétif au compromis. Maire de Montréal pendant deux années turbulentes (1885-1886), il affronte notamment les hordes de bigots qui refusent le vaccin contre la petite vérole. Sa sensibilité libérale diffère cependant de celle de Mercier. Sur le plan personnel, les deux hommes ne s'apprécient guère, s'affrontant ouvertement à l'occasion. Aussi,

ils sont tous les deux reconnus pour leur panache ; ils ont de l'esprit et une excellente idée d'eux-mêmes ; ils aiment les beaux costumes et les décorations, les voyages en Europe et les grandes réceptions mondaines. Après avoir été premier ministre quelques années, la chute de Mercier est brutale, mais il ne rend pas les armes et ne plie jamais l'échine, comme le montre son dernier grand discours à l'Assemblée législative, cité par Claude Corbo. Avec les années, Beaugrand modère ses ardeurs idéologiques, mais reste fidèle à son personnage et fait de grands voyages autour du monde. L'un comme l'autre, ils se sont éteints dans la cinquantaine, après avoir longtemps mordu dans la vie. « Les raisonnables ont duré, les passionnés ont vécu », disait Chamfort.

À un siècle de distance, il est tentant de confondre les combats de **Marie Lacoste-Gérin-Lajoie** et d'**Éva Circé-Côté**, présentés par les historiennes Karine Hébert et Andrée Lévesque. Les deux vont militer en faveur de l'instruction des femmes. Lacoste-Gérin-Lajoie publie un *Traité de droit usuel* (1902), principalement destiné aux épouses, lesquelles, obligées de se conformer au Code civil de l'époque, perdaient leurs droits à l'autonomie en se liant à un homme. Elle publie également de nombreux articles dans *La Bonne Parole*, l'organe de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, une association qu'elle met sur pied en 1907 et qui promeut le droit de vote des femmes (à ne pas confondre avec la Société Saint-Jean-Baptiste, fondée en 1834 par Ludger Duvernay). Elle s'assure également que sa fille, **Marie Gérin-Lajoie**, fondatrice de l'Institut Notre-Dame du Bon-Conseil, reçoive une éducation de première qualité ; de fait, en 1910, elle sera la première bachelière francophone de l'histoire du Québec. De son côté, Circé-Côté fonde un éphémère lycée de jeunes filles à Montréal et plaide pour l'admission des femmes au barreau et en médecine. C'est par des chroniques dans divers journaux qu'elle entend sensibiliser l'ensemble de la société, d'où son recours constant à des pseudonymes, le plus souvent masculins. Selon Andrée Lévesque, la prolifique Circé-Côté aurait publié environ 1800 chroniques tout au long de sa vie. Lorsqu'on y regarde

de plus près cependant, on constate que les deux militantes communiaient à des univers de pensée bien différents. Karine Hébert assimile les Gérin-Lajoie au courant du « maternalisme », c'est-à-dire à l'une des premières versions d'un féminisme qu'il n'est pas exagéré de qualifier de conservateur. Mères avant toute chose, les femmes disposaient, selon ce courant, d'un regard unique et de compétences particulières pour relever les défis d'une société moderne et urbaine, confrontée à des problèmes sociaux inédits. Proches de l'Église, ces conservatrices étaient convaincues qu'entre les hommes et les femmes, la « complémentarité a été voulue par Dieu ». Mariée à un franc-maçon avec qui elle partageait de robustes convictions républicaines, Circé-Côté a été pour sa part la pionnière d'un féminisme beaucoup plus libéral, axé bien davantage sur l'égalité que sur la différence. Dans la lignée des patriotes de 1837, dont elle admire le combat et les idées, hostile aux idées traditionalistes d'un Henri Bourassa ou d'un Lionel Groulx, cette femme indépendante, bibliothécaire de profession, rêve d'une école libre, gratuite et laïque. Marie Lacoste-Gérin-Lajoie et Éva Circé-Côté, deux femmes impressionnantes, ont été des alliées dans un grand combat, même si, pour atteindre leurs objectifs, elles ont emprunté des chemins différents.

Dans le volume précédent, des chapitres ont été consacrés à Ignace Bourget et à Lionel Groulx qui, l'un comme l'autre, ont « bâti » des institutions structurantes. Les deux hommes auraient évidemment pu être inclus dans le présent volume, à l'instar de Jules-Paul Tardivel, Claude-Henri Grignon ou Raymond Barbeau, tous convaincus que le Canada français, héritier de la France du Grand Siècle, était d'essence catholique et paysanne. C'est dans ce courant du traditionalisme qu'il importe de situer les idées et l'action politique de **Maurice Duplessis**. Premier ministre du Québec pendant presque vingt ans, Duplessis domine son époque et incarne quelque chose d'important dans notre histoire politique, puisque d'élection en élection, bien des Québécois se sont reconnus en lui, comme le rappelle justement Jonathan Livernois. Fils d'un notable conservateur de Trois-Rivières, le futur avocat grandit dans la Mauricie ultramontaine de Louis-François

Lafleche, un émule de M^{gr} Bourget. Élu député en 1927, puis chef des conservateurs après la brève parenthèse Camilien Houde, il réussit le tour de force de rallier les figures les plus populaires de la nouvelle Action libérale nationale pour fonder un nouveau parti et prendre le pouvoir en 1936. Les espoirs des réformateurs sont cependant vite déçus. C'est que l'homme lutte contre l'État-providence, qu'il associe à la centralisation fédérale et au socialisme ; à ces notions périlleuses, il préfère de loin le respect scrupuleux des compétences constitutionnelles de sa « province », prévues par le « pacte » de 1867, d'où l'adoption d'un impôt sur le revenu en 1954. Parallèlement, il mène également un combat de tous les instants contre le communisme, en contexte de guerre froide, et assimile les luttes syndicales à cette idéologie révolutionnaire, non sans mauvaise foi. Les valeurs de Maurice Le Noblet Duplessis sont sans doute le mieux représentées par le fleurdelysé, l'un de ses principaux legs : la croix blanche est un hommage aux valeurs catholiques des Canadiens français ; les quatre fleurs de lys rappellent nos origines françaises, mais d'Ancien Régime ; le bleu azur, quant à lui, est la couleur des conservateurs. Ce drapeau est le prolongement d'une devise, celle d'un peuple qui se souvient du courage des ancêtres, un peuple dont l'identité fut forgée par le temps et la durée, plutôt que par un projet d'avenir ou des valeurs communes. À la fois aimé et détesté, ce bloc d'autorité a forcé les jeunes générations à définir de nouvelles perspectives politiques.

Si **Pauline Julien** et **Hauris Lalancette** ont connu des destins bien différents, tous deux ont été très marqués par le « règne » de Maurice Duplessis, comme le montrent les chapitres que leur consacrent Pascale Ferland et Robert Laplante. Originaire de Trois-Rivières, la jeune Pauline Julien a eu l'audace de solliciter le premier ministre unioniste, lointain cousin de son père, pour obtenir une bourse de 1000 \$ lui permettant d'aller étudier à Paris et de faire des rencontres marquantes, ce qui en dit long sur les pratiques paternalistes de ce régime. Fils d'une famille de cultivateurs de Saint-Hyacinthe, Hauris Lalancette suit son père qui obtient une « terre en bois deboutte » en Abitibi. Célébrés par les films de l'abbé Maurice Proulx, ces colons

vallants, partis au milieu de nulle part pour « faire de la terre », sont présentés comme des Canadiens français modèles par le régime unioniste. C'est qu'en plus de rester fidèles à la vocation paysanne de la nation, ceux-ci contribuent à la conquête du sol. Leur dette à l'endroit du chef de l'Union nationale s'arrête là cependant, car les deux personnages vont devenir des contestataires de premier plan. Auteure-compositrice-interprète engagée, Pauline Julien devient l'une des figures de proue du mouvement indépendantiste durant les années 1960, avec son amoureux, le poète Gérard Godin. Comme bien des jeunes contestataires des années 1960, le couple compare la situation des Canadiens français à celle de tous les « damnés de la terre », qu'ils soient Vietnamiens, Algériens ou Afro-Américains – c'est ce qu'on appelle à l'époque l'idéologie de la décolonisation. Victime de la rafle d'Octobre, le couple est arrêté et emprisonné. Après une transition par le mouvement créditiste, Hauris Lalancette se convertit lui aussi à l'idéal indépendantiste, mais son combat principal, il le mène sur un tout autre front, également important. Soucieux d'attirer des investissements dans les régions plus éloignées et gagné par la logique « extractiviste » des compagnies minières et forestières, l'État québécois des années 1960 et 1970 entend fermer des rangs et des villages de l'Abitibi (et de la Gaspésie). Grâce aux films de Pierre Perrault³, le public québécois découvre un cultivateur énergique, fort en gueule et très attaché aux terres de Rochebeaucourt qu'avaient défrichées les générations antérieures. Il tente de mobiliser les populations locales et rêve d'instaurer un coopératisme qui permettrait aux cultivateurs de rester sur leurs terres. L'homme ne manque pas d'éloquence, mais le combat, hélas, est désespéré.

*

Les douze figures marquantes présentées dans ce livre ont toutes mis leurs talents et leur énergie vitale au service de leur conception du bien

3. Notamment *Un royaume vous attend*, Office national du film, 1975.

et du juste. Si la victoire n'a pas toujours été au bout de leur chemin, leur engagement a souvent inspiré leurs contemporains, allant parfois jusqu'à définir leur époque. Chacun à leur façon, ces femmes et ces hommes ont défendu leurs idées, avançant visière levée dans l'espace public, ce qui leur a valu moqueries, polémiques et déconvenues. C'est l'un des risques auxquels on s'expose en s'engageant dans une lutte.

Montréal, avril 2024

Louis-Joseph de Montcalm (1712-1759)

par Dave Noël
historien

Louis-Joseph de Montcalm est le personnage pivot de la bataille des plaines d'Abraham. Au matin du 13 septembre 1759, c'est lui qui ordonne l'attaque des troupes britanniques du général James Wolfe, postées devant les remparts de Québec. Décédé de ses blessures au lendemain de ce combat mythique, le marquis français ne pourra justifier la décision la plus importante de sa carrière.

Les années de formation

Montcalm est né le 28 février 1712, au château de Candiac, dans la province du Languedoc. Issu de la petite noblesse, il est le fils d'un lieutenant-colonel d'infanterie, un grade que l'on accordait alors à des officiers d'expérience n'ayant pas les moyens de s'acheter une charge de colonel. Après des études à Grenoble, il entre dans le régiment de son père, celui de Hainaut. Nommé capitaine à dix-sept ans, il en a vingt et un lorsqu'il subit son baptême du feu sur le Rhin, au cours de la guerre de Succession de Pologne (1733-1738). Le jeune officier participe d'abord à la prise du fort de Kehl, puis de la ville fortifiée de Philippsbourg. Entre deux opérations militaires, le marquis se rend

à Paris en 1736 pour épouser Angélique Talon du Boulay. La fortune et les contacts de sa femme favoriseront son ascension sociale. C'est néanmoins sur les champs de bataille qu'il se fera un nom au cours de la décennie suivante.

Montcalm amorce la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) à titre d'aide de camp du lieutenant-général Philippe-Charles de La Fare. Ce poste lui permet d'acquérir une expérience d'état-major aux premières loges d'un conflit qui marquera une génération d'officiers¹. Montcalm accompagne son mentor à travers la Bavière et la Bohême jusqu'à la ville autrichienne de Prague qui est prise à la fin de 1741, au terme d'un assaut spectaculaire mené à l'aide d'échelles. L'année suivante, le jeune officier y est blessé en défendant la ville conquise contre les forces autrichiennes qui tentent de la reprendre. Il y découvre les vertus de la viande de cheval après la rupture des communications françaises avec la Bavière. En dépit de sa blessure, Montcalm demeure actif au sein de l'arrière-garde de l'armée au moment où celle-ci quitte péniblement la Bohême. Au cours de cette retraite forcée, il est confronté aux hussards hongrois et croates de la cavalerie légère autrichienne, qui pratiquent une petite guerre faite d'escarmouches et d'attaques-surprises.

En 1743, Montcalm achète la charge de colonel du régiment d'Auxerrois pour la somme de 40 000 livres. Âgé de trente et un ans, il mène son unité dans le nord de l'Italie où il affronte les troupes irrégulières du royaume de Sardaigne, un allié de l'Autriche. Le marquis y est d'abord chargé de la défense des lignes de communication de l'armée franco-espagnole le long des montagnes surplombant la côte de Gênes. Il dirige également des opérations préventives de petite guerre contre les villages de partisans de l'ennemi. Montcalm y côtoie les « Miquelets » formés de Catalans des Pyrénées, rompus aux tactiques de la guerre en montagne. Il se familiarise enfin avec les difficultés entourant la gestion d'une armée constituée d'éléments disparates.

1. Martin L. Nicolai, « A Different Kind of Courage: The French Military and the Canadian Irregular Soldier during the Seven Years' War », *Canadian Historical Review*, vol. 70, n° 1, 1989, p. 54-56.

Si le premier volume des *Figures marquantes de notre histoire*, consacré aux bâtisseurs du Québec, accordait une place de choix à la Nouvelle-France, ce second livre fait découvrir les vies de femmes et d'hommes généralement plus proches de l'époque contemporaine, qui se sont démarqués par le combat qu'ils ont mené pour défendre des principes, des valeurs et des idées. Militaires, intellectuelles, politiques, leurs luttes – victorieuses ou non – ont toutes contribué à définir la nation et la société québécoises.

LOUIS-JOSEPH DE MONTCALM par Dave Noël • **PIERRE DU CALVET** par Bernard Andrès • **LUDBER DUVERNAY** par Gilles Laporte • **FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU** par Patrice Groulx • **MÉDÉRIC LANCTÔT** par Mathieu Thomas • **HONORÉ MERCIER** par Claude Corbo • **HONORÉ BEAUGRAND** par Jean-Philippe Warren • **ÉVA CIRCÉ-CÔTÉ** par Andrée Lévesque • **MARIE GÉRIN-LAJOIE, MÈRE ET FILLE** par Karine Hébert • **MAURICE DUPLESSIS** par Jonathan Livernois • **PAULINE JULIEN** par Pascale Ferland • **JACQUES PARIZEAU** par Pierre Duchesne • **HAURIS LALANCETTE** par Robert Laplante

Éric Bédard est historien, professeur à l'Université TÉLUQ et membre de l'Académie des lettres du Québec. De 2015 à 2023, à l'initiative de la Fondation Lionel-Groulx et avec le soutien de BANQ, il a animé les sept saisons de *Figures marquantes de notre histoire*, diffusées sur MATV.

